



**Marjorie
Tixier**

**La Danse
du feu**

Marjorie Tixier

La Danse du feu

© Marjorie Tixier, 2017

ISBN numérique : 979-10-262-1320-8

librinova 

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Illustration de couverture

Image Pixabay

Aux trois hommes en A qui m'ont tendu la main,

À Muriel

Mais ils répliquèrent : « Devait-on traiter notre sœur comme une prostituée ? »

La Bible, Genèse, 1-34

— Encore un moment ! Juste quelques minutes !

Sarah danse au fond du jardin. Sa robe à fins volants flotte dans le vent.

— Encore un peu ! Juste un peu !

Sarah chante et ignore les cris de sa mère. Elle tourbillonne et parle aux sapins de son vieux voisin comme à son public. Elle n'entend pas la scansion lointaine de son prénom, imagine la musique et pousse de petits cris.

— Encore un moment, s'il te plaît maman ! On me rappelle !

Elle danse Sarah, loin de sa mère, Anne qui a cessé de travailler pour s'occuper de ses trois enfants et laisser son mari nourrir et rassurer le foyer à force de silence, de docilité et de résignation.

Elle danse Sarah sans savoir qu'Alain, son père, a fui le Nord de la France, terre froide, lieu d'exil de ses parents. Il veut oublier la mine qui a emporté son père et réduit sa mère, la belle polonaise, à porter des seaux d'eau gelée, le dos courbé, les espoirs condamnés. Il veut se souvenir toujours de Nina aux yeux bleus transparents, la danseuse qui a jeté un trait sur sa carrière pour survivre et trouver un dernier espoir en son fils unique qu'elle a baptisé d'un prénom français.

Alain.

Comme le premier de l'alphabet, le premier en tout qui échapperait à sa condition pour être libre, sans origine, sans accent et sans regret.

Elle danse encore Sarah qui ne saura jamais que son père se mordait les lèvres à en saigner quand il voyait sa mère hausser le volume de l'électrophone et danser sur les sonates de Chopin, les cheveux blancs desserrés, les yeux fermés, pour psalmodier en polonais. Il avalait son sang pour se nourrir de cette ultime ressemblance, lien suprême, mais impuissant face à une langue qu'il ignorait.

Elle danse toujours, les paupières closes, le geste sûr, digne petite-fille de son aïeule perdue.

Lui, la regarde. Il se frotte les mains derrière la haie de sapins et la dévisage. Petite fille de cinq ans qui tourbillonne et réveille le désir sur sa peau plissée.

Sarah tire sa révérence, sort de sa danse, batifole jusqu'à la maison, attrape une marguerite pour se faire pardonner d'avoir longtemps traîné avant de rentrer. Anne l'accueille dans ses bras, l'embrasse. Elle l'embrasse encore et elles rient.

Il faut se dépêcher, grand-mère ne va pas tarder à arriver. Comme tous les

après-midi, elle vient boire le café à quinze heures précises. Mais aujourd'hui, c'est particulier. Elle a soixante ans. La table basse sera plus jolie avec un bouquet, des serviettes en papier colorées, une carte signée par ses deux petits-fils, Alexis et Adrien qui sont à l'école et par son gendre qui travaille, comme toujours.

Sarah s'exécute en traînant pendant que sa mère se presse de rajouter des copeaux de chocolat et des bougies sur le gâteau pour que la fête soit parfaite.

— Vite Sarah, enfile la robe jaune que ta grand-mère t'a offerte.

— Non, je ne veux pas !

— Tu la mettras quand même.

— Non, je ne la mettrai pas !

— Ce n'est pas gentil ma chérie, tu pourrais me faire plaisir.

— Christiane m'a dit que je ne devais pas la salir. Je ne veux pas la mettre, je veux danser dans le jardin, et me rouler dans l'herbe, et rire, et m'amuser !

— Je t'interdis d'appeler ta grand-mère de cette façon ! File dans ta chambre et ne reviens qu'avec cette belle robe.

Sarah ne veut pas, elle ne la portera pas. Elle revêt le cadeau, se regarde et se trouve jolie. Mais elle ne fera pas plaisir à sa grand-mère et, solennelle, elle s'avance dans la chambre de ses frères pour s'emparer de leur paire de ciseaux.

Elle revient, calme et pensive, s'assied sur le rebord de son lit, elle attend.

On ne lui dictera pas sa conduite.

Elle tire le jupon festonné de dentelles face à elle et le regarde. Elle l'étire davantage encore, tandis que l'autre main prépare les ciseaux qui vont

découper religieusement le tissu depuis son extrémité jusqu'au nombril.

Une entaille, une fêlure, la vengeance de celle qui n'est pas aimée et qui le sait.

La sonnerie retentit. Du bruit résonne dans le corridor, des cris de joie. Sarah s'avance sur la pointe des pieds et descend un à un les escaliers. Christiane la regarde. Sa petite fille est si jolie aujourd'hui, si sage, si charmante pour une fois, c'est un magnifique cadeau d'anniversaire, le plus beau qu'elle pouvait lui faire.

— Viens ici que je t'embrasse, je t'aime quand tu m'obéis. Mais... Elle est déchirée !

Elle ne devait être portée que pour les grandes occasions, elle lui a coûté une fortune ! Et c'est coupé tout droit, net, fendu comme une pierre. Elle l'a fait exprès.

Visage dragon, Christiane prend Sarah par le bras, la secoue brutalement. C'est bien la fille de son père, juste bonne à se trémousser sur *La Danse du feu*. Elle provoque, mal élevée, trop gâtée par ce polonais sans famille, sans fortune, sans nom connu dans le village.

Un nom imprononçable, un nom d'étranger.

Christiane avait aimé un polonais dans sa jeunesse. Il s'appelait Vladimir. Jamais son père ne l'aurait laissé s'approcher de leur maison. Et lui, l'étranger, l'ingrat, lui avait préféré une compatriote, avec des cheveux longs, des sourires, des joues roses et de l'œillette entre les dents.

Sarah ressemblait à cette polonaise, justement.